

Christophe RICHARD

Une nuit en France



1

Je suis revenu chez moi comme un fils prodigue, un grand vainqueur, parce que je n'avais plus eu le besoin de prendre quoi que ce soit de toutes ces drogues, dures, parce que j'avais été touché par la grâce divine, parce que la grande aventure avait passé, et la page se tournait sur de nouveaux horizons. Ainsi, attendant le service national, je vagabondais, je traînais, des plongeurs des commandos spéciaux qui vivaient avec Anouk. Aussi, je me suis payé le luxe d'aller voir une vieille amie, fille au pair à New York. J'avais tenu une correspondance avec Emma partie depuis l'été. J'étais heureux de ce qu'elle puisse me vouer une amitié, et je l'aimais pour cela. A chacune de ces lettres c'était mon cœur qui s'enflammait, et je rêvais de nous deux, de moments magiques, de vacances, loin des solitudes de ce monde de virilité dans lequel il fallait survivre. Elle me contait ces histoires de princes, ces révélations artistiques, je lui faisais un roman d'amour. Un de ces jours de

froidures, janvier, un soleil d'étain dans son ciel indigo, je pris la décision d'une visite, je partirai en mars. Mon billet en poche, la tête livide et pâle des lendemains de fêtes, je prendrai la navette régulière, un van, qui me conduira jusqu'à l'aéroport.

J'y étais assis à côté de quelqu'un qui me parut tout ordinaire, un petit monsieur qui semblait gêné, qui essayait de se décontracter, de se prouver. Ses quelques remarques suffirent à m'en affranchir. Je trouvais son comportement ridicule. Nous sommes passés par la route du Groenland, pour redescendre ensuite sur Québec. Je regardais à travers le hublot ces étendues plissées et enneigées qui bordaient le Saint Laurent. Ce spectacle me fascina, d'autant que j'eus peu d'aise, j'avais en effet trouvé le moyen de focaliser ma tête tant soit peu submergée par quelques roulis ouatés, je planais, soulagé.

Je regardais ce Yiddish Israélite avec sa bible, dont il tournait les pages comme un consultant. J'étais déjà à Central Park.

Nous sommes arrivés à Kennedy airport, je franchis nauséux le poste de contrôle, la trépignante file d'attente m'avait été plus que pénible. L'agent, une grosse femme noire, avait rapidement tamponné mon passeport, me jetant dans la cité avec un courageux « *Good Bye* » de géant, comme le sarcasme cynique d'une synergie qu'on se prend en pleine tête, autant que la minuscule valise qui m'accompagnait. Un *guy* à New York, en chausson.

Il faisait beau dans le petit terminal qui donnait sur la rue dardée de désagréables palissades de travaux publics.

Jamais je ne me suis cru à l'intérieur d'un aéroport international, le terminal semblait si isolé, si ramassé qu'on l'aurait vite confondu avec un de nos aérogares de province, autant qu'il s'agisse du plus grand aéroport du monde.

J'étais parti sur un coup de tête et Emma m'avait simplement fait parvenir un numéro de téléphone pour que je puisse la joindre. Je n'avais pas eu le réflexe de la prévenir davantage sur ma venue, ce devait faire déjà un bon mois qu'elle avait dû recevoir ma dernière lettre. Je pensais pouvoir compter sur elle à mon arrivée, et naturellement, je pris un téléphone pour la contacter. Ce fut une surprise, mais occupée je devrai me passer de son accueil. J'avais son adresse et je pris une navette de transfert qui me conduisit dans un petit établissement tout près de Broadway, en plein milieu de Manhattan, au meilleur de son repaire je supposais.

Elle était logée dans le quartier de la 72^{ième} rue, celle de Lennon, le célèbre cafard. Elle avait en charge la fille d'une comédienne qui se produisait dans le spectacle des Cats sur Broadway, à l'époque.

Quand je l'aperçus, je n'en crus point mes yeux. Elle s'était drôlement arrondie jusqu'au double de son volume je pensais. Peu grande, son poids la faisait ressembler à une boule difforme. Je crois que j'aurais

pu être venu pour l'embrasser, je me contenterai de lui rendre visite. Elle avait ces baskets made in America, flanquées du drapeau américain, avec ce gros manteau noir, nous sommes allés nous promener sur la rive de l'Hudson qui formait presque une petite plage à cet endroit. Ce fut assez romanesque, comme toujours, il fallut qu'elle me fasse comprendre qu'elle n'attendait que moi, les circonstances n'étant pas au rendez-vous, de son aspect qui me répugnait.

Elle m'avait présenté à sa famille d'accueil, la comédienne avait complimenté Emma pour son intelligence. La femme avait un compagnon, un musicien, un guitariste, et je me souviens avoir essayé de l'entretenir de quelques mots sans qu'il n'eût jamais compris ce que je lui racontais. J'avais utilisé une interjection, les Américains ne comprenaient pas les interjections, de ces questions à forme affirmative.

Les après-midis qui suivirent, j'accompagnais Emma dans ses démarches, dans son travail. Nous allions reprendre à l'école la petite fille dont elle s'occupait, on attendait dans la rue, un spectacle pour les passants amusés, un théâtre où je lui disais que tout se faisait finalement *step by step*. La petite fille apprenait à compter... l'argent. Nous descendions au sous-sol de l'immeuble pour voir si le linge était sec, elle montait sexuellement les machines, en attendant, ferrant. Je ne pouvais pas.

Emma était obligée, on ne se voyait pas tous les jours. J'en profitais pour visiter le musée d'art

moderne à proximité de l'hôtel, je m'insérais dans les toiles, je faisais corps avec elles, je repartais content, bien intoxiqué. Un moustique qui m'eut piqué serait certainement tombé raide mort.

Je marchais sur Broadway, regardais ces énormes camions de pompiers aux sirènes hurlantes, les vendeurs d'apocalypse sur les trottoirs des déambulations et tout un monde qui devait toujours s'appartenir à lui-même. J'étais ici un walker, entendais-je. Pour d'autres, avec ce pantalon de lin, je serai un avant-gardiste, fussent les tours jumelles. Avec ma casquette Calvin Klein, j'aurai le sourire approbateur, le petit geste du chic type onusien. C'était New York, Big Apple, la grande ville du monde qui n'appartient qu'aux autres. J'étais assis sur un banc, je prenais l'air, je regardais la statue de la liberté, en bas de Manhattan, dérangé.

Le soir, j'avais rendez-vous avec Emma, je devais aller la chercher, j'avais pris le métro, j'y croisais un démarcheur de bonne humeur qui vendait ses autocollants, ces gros smiles, qui me disait qu'il fallait sourire, être gai. Je lui rétorquais que je n'avais pas le sou. Je récupérais quand même le sticker, j'en ferai le cadeau à Emma, elle adorait ce genre de truc. Ce soir-là elle dut se décommander et je suis presque resté à la porte. Je n'étais pas content, je suis rentré vite, dans l'hôtel miteux du bord de Broadway, parce que la comédienne qu'elle servait me dit que pour le même prix j'aurais pu être bien mieux logé. Emma s'en était

trouvée presque décontenancée. Elle était au fait de sa négligence et de sa piètre insouciance. Je me suis consolé dans ce lit qui sentait un peu le moisi, le décor était tombé, l'orage résonnait, claquait entre les buildings. Purple Rain, elle avait eu tort.

Un autre jour elle m'emmena chez une amie qui logeait dans l'appartement d'une ancienne starlette, il y avait un peu de monde, l'on avait bu, bavardé et fumé. Je discourais, Emma essaya de me réfréner, et je continuais, que ces jeux vidéo n'étaient finalement que la réalité médiocre de cette ville, fardée comme une femme qui doit s'échapper, se cacher d'elle-même. Le revers, c'était la liberté. Il fallait paraître, c'est tout ce qui comptait ici, et peu importe si la belle façade n'était que la devanture d'un taudis.

Emma sourit tandis qu'elle s'amusait d'allusions sur quelques mémoires d'orgies.

Le soir venu, elle me conduît jusqu'au club, de l'autre côté de Manhattan. L'entrée grouillait de monde sur le trottoir, je ne me voyais pas pénétrer cet endroit, nous n'étions pas invités de toutes façons, elle connaissait si peu la place.

Nous avons finalement débarqué dans un autre lieu, un grand loft feutré, ma vodka cerise dans une main, Emma dans la seconde, nous divaguions, de droite à gauche, de haut en bas, du bar aux platines, de la scène aux salons... défaits que nous étions.

Nous sommes rentrés en taxi, sans monnaie que le souvenir prime de cette superbe métisse qui faisait

la manche pour son bébé, pour un cent, tapie près du distributeur. Le triomphe de la médiocrité !

Les jours suivants, elle m'avait baladé dans les quartiers animés de la nuit, d'une avenue étroite, interminable, d'où s'agitaient moult cafés, théâtre de toutes sortes de groupes qui s'y produisaient, qui s'y propageaient, de cassettes, de cartes. Rassasiés des cacophonies, nous sommes allés manger une bonne salade dans un snack, les visages blêmes. Au soir nous étions allés plus au sud, se voir offrir le champagne dans une enseigne pédéraste, outré du spectacle, de notre Emma câlinée copieusement. Je suis sorti, nous sommes partis, j'ai tout vomi, plus loin, en contrebas, dans une rue sombre. Emma disait qu'il ne fallait pas se formaliser, qu'on pouvait continuer à s'enivrer, qu'elle ne voyait rien d'idiote à la récurrence.

Avec ses amis italiens, de Christina chez la starlette, givrés à la coke qu'ils étaient, nous avons visité le quartier des échoppes, des bijouteries, et le pont de Brooklyn. Pas d'erreurs, juifs, on a continué jusqu'à la bourse. L'attente était difficile, une longue queue, je parlais de big line, un joker licencié, on est parti. Christina en petite culotte, il fallait bien ça.

Le bel habit du chic italien pour une promesse caniveaux avait dû faire réfléchir Emma, parce qu'elle m'avait pressé d'acheter un appareil photo et des lunettes de soleil. Je ne comprenais pas vraiment l'utilité de ces dépenses, hormis la seule satisfaction de lui plaire, je ne voyais pas le camouflé. On avait

arpenté la ville, au détour des cours de basket et des hamburgers, filant les nombreux tournages qui la parsemaient.

Le soleil était radieux, il frissonnait de douceurs sur les peaux de nos visages, comme de petites langues de feu. Nous sommes allés nous promener à Central Park, avec la fillette, sans jouer aucun rôle, brut dans l'air de mars. Nous nous étions allongés sur un gros rocher qui affleurait des pelouses, nous nous étions allongés sur la pierre froide, comme tant de gens le faisaient, peut-être pour ne s'agir que d'effacer les nuits glacées d'angoisse de ces lieux mal inspirés.

Au soir, Emma se retrouvait toute seule, son monde étant sorti, nous avons commandé un repas asiatique qui n'attendait plus que de se faire livrer, avant de nous asseoir devant le film qu'elle avait su choisir. On regardait « The Mask », mal à l'aise, comme deux ours. J'ai toujours éprouvé ce blocage avec Emma, on aurait pu au moins se griser de papouilles, mais je n'ai jamais pu lui témoigner la moindre tendresse.

Nous avons fumé notre cigarette sur l'escalier de secours, tranquillement installés au regard encombré de l'envers terne et peu agréable d'une grande cité, comme les deux gosses que nous avons toujours été l'un pour l'autre, heureux de ne s'aimer que trop, jubilaires, étrangers, jamais.

J'avais repéré un restaurant français dans une rue chic du sud de l'île et j'avais décidé Emma à l'y

conduire. La cuisine y était gastronomique, l'ambiance fine et discrète. Nous nous sommes vus offrir le champagne, tel prince que nous étions dans notre union. Emma s'était mise en tête de me guider de leçons, de savoir-vivre, qu'il ne fallait pas prendre égard aux autres, qu'aussi je soufflais la chandelle, qu'aussi je lui dis que Descartes s'était mis le doigt dans l'œil avec son Cogito, qu'il fallait déjà être pour penser, que ce n'était pas « Je pense donc je suis », mais « Je suis donc je pense ». Nous avons passé une bonne soirée.

Elle s'était arrangée pour prendre quelques jours de congés, m'ayant avoué avec modestie qu'elle s'était procurée des billets pour le concert du groupe Scorpion qui aurait lieu au Madison Square Garden, de quelqu'un à qui on les avait attribués sans raison. Emma raffolait de ce genre de musique, elle n'avait pas voulu paraître trop généreuse, nous irions ensemble. Ensemble était le mot qui convenait, parce que je n'aimais pas du tout le hard rock, j'avais accepté cependant l'invitation, pour faire plaisir. Elle m'avait enjoint que nous ne serions pas seuls, qu'il y aurait un gaillard qui serait là. Il s'agissait de Christian, un jeune type venu faire son service civil à New York, dans la banque de papa. Christian ne m'était pas antipathique, nous avons même plutôt sympathisé, il était enjoué.

Le spectacle impressionnait, le chanteur glorifiant outrancieusement l'Amérique, se vautrant sur son

pendule géant, une énorme boule suspendue à un filin d'acier. *I still loving you*. La chose était parfaitement ficelée, mégalomane big apple se faisant croquer comme dans un bon film d'horreur. Nous étions au paroxysme du faux-semblant, le banquet d'un diable épousant sa vertu.

Au sortir de cette perpétuité, nous avons convenu, avec Christian, de nous revoir tantôt.

Il logeait dans un bel appartement de Manhattan, tendance murs blancs et parquet vernis. L'installation était spartiate, un jeune couple, une brune magnifique au teint latino, une superbe fille qui devait sûrement le combler. Les présentations furent brèves, on s'est installé pour fumer sa marijuana, je racontais sans intelligence des choses inutiles. Je ne me sentais pas à ma place, j'avais cette impression ressentie de moins que rien.

Mon cœur palpite, je dois me mettre à la fenêtre pour respirer, me prendre une réflexion de la belle, piquée, que le voisinage serait maintenant au courant...

Passé ce peu d'enthousiasme, nous décidâmes d'honorer le jour, la Saint Patrick, dans un bon pub. L'amie de Christian ne nous accompagnerait pas.

La nuit fraîche et humide, silencieuse, voyait la seule devanture, vert bouteille, du bar irlandais. Nous sommes entrés comme des rayons de soleil, crevant la scène morose d'un film, du travelling, de la mélancolie d'inconnus parsemant le comptoir d'un

quartier ordinaire. Nous étions là comme deux golden boy brillant dans le ravissement des barmaids qui nous souriaient. Nous discussions, nous tutoyions, nous buvions. Moi, dans un anglais gris, un *guest* qu'on rassurait pourtant de bonne formule, lui, dans l'admiration de sa position confortable. Nous sommes restés autant que d'enthousiasme, pour des petites femmes bien chanceuses.

Nous nous sommes revus une dernière fois avec Emma, elle m'emmena au sommet de l'Empire State Building, il y soufflait un vent glacial, elle se serrait dans son manteau, je suis resté impuissant d'égoïsme.

Vol 007 d'Air France, je rencontrais les époux Wolf qui faisaient escale à Paris avant de retourner en Israël, leur inquiétude d'une brume annoncée, je les rassurais du soleil qui se lèverait. « *My life is rich, my life is rich...* » leur avais-je dit de New York, tout bijoutier qu'ils étaient.

Emma continuerait de vivre dans son monde impitoyable, des gens de sphères supérieures, pour le crétin de service que je fus pour eux. Je lui aurai offert un de ces généreux bouquets de narcisses, celui d'un soleil de mars, d'un amour.

2

Je suis revenu, je ne reverrai plus Emma, d'un amour vierge qui devait maintenant exister, pour les enfants que nous avons été tous les deux, depuis toujours, je suis revenu, j'avais laissé mon rêve en Amérique pour le cauchemar d'une ville qui brûlait, une ville révoltée. Il y avait eu des affrontements pendant que j'étais parti, et des carcasses de voitures et des bus qui jonchaient les rues.

Mickael, mon plus vieil ami, qui avait depuis longtemps retourné sa veste pour un poignard, qui vivait dans ces banlieues malfamées, m'avait taxé de diable, d'un Christ-OPHE à l'accent d'un anglais méchamment pervers, insipide et accusateur, il m'aurait fait porter une poisse, même si je me trouvais à dix mille kilomètres de là, pour des événements que j'ignorais totalement. Ma perception des choses avait changé depuis mon retour, le voyage d'Emma avait été comme un sceau ouvert, et mon propre père même s'acharnait de bourreau contre mes

seuls intérêts, lui qui m'avait toujours été fidèle. Les choses allaient mal en France, on ne voyait que ça. Mon retour, mon voyage enchanté, rien ne collait avec les évènements. Je les avais abandonnés, certainement, c'était le ressentiment qui dominait, celui des braises encore chaudes. Il y avait quelque chose d'imperceptible dans l'atmosphère, quelque chose d'imperceptible qui s'était installé, un malaise, une folie qui imprégnait ce pays, d'étranges sornioiseries qui remontaient, qui éclataient en scènes de rages, comme la confusion de quelques démentes. La France était attaquée dans sa propre chair, comme un virus qui s'était multiplié de façon latente et qui avait fini par se déclarer, par éclater au grand jour. L'échec du tout français, l'échec, l'avération patente d'une culture d'abolition. Ils avaient peut-être éteint les feux, mais les âmes brûleraient encore longtemps. Devais-je demeurer pourtant le bouc-émissaire surréaliste de ce désastre ? La France venait de se suicider.

Après mon grand retour à une vie plus saine, alors que j'eus vaincu, que je pus m'affranchir et dépassé mon monde, mon underground, pour sortir la tête de l'eau, comme un roi devenu, je restais cependant attaché aux fumeries des cannabis, trop attaché même, dépendant. J'évoluais maintenant dans un milieu un peu différent, fait de lions enragés et dangereux, de dominations brutales, dur, abrupt, sans maquillage. La plupart de ceux que je côtoyais

n'étaient que des étrangers, ce qui changeait ma perception du tout au tout, parce que bien que la trame des technos d'où je sortais fût la même, les choses avaient cependant perdu leur caractère sucré et devenaient sèches comme un sel de mer. J'avais grandi.

Des gens pétris de Reggae, de Ragga, de Rap, de Hip Hop pour les plus modérés qui se dresseraient contre moi, insidieusement, de leurs propres motivations, il n'y avait pas d'amitié, nous étions différents. Tout un milieu de blacks et de grandes racailles devenus fous de leurs fumées, des fous dangereux qui de mal en pire révéleront le terme de leur folie, d'une fumée interdite, mafieuse, celle qui cuit le consommateur et qui affranchit le dealer dans la croix hérétique de son propre crime. Les rouages d'un système avéré qui se révélerait bientôt d'horreur. Je n'étais plus dans mon underground, qui restait familial, j'étais dans le milieu, un milieu de trafiquants qui n'avaient pas d'amis.

Ma petite Reine pendant tout ce temps, ce fut Anouck. Anouck qui avait été le fil conducteur d'une vie passée, qui deviendrait maintenant plus proche, pour l'accomplissement du destin que nous avions en commun. Anouck était une superbe femme, elle ne l'ignorait pas. J'adorais ses jambes, ses longues jambes, et je savais sa petite vertu. C'était Anouck, c'est tout, il n'y avait rien à redire, rien à redire des gens qu'on aime. Une Laotienne qui avait connu la

guerre, elle-même issue d'une famille de militaire, son père colonel tombé sous le feu ennemi.

Elle avait su trouver ses apôtres, ses missionnaires, moyennant quelques galipettes, elle s'était même fiancée, des fiançailles en bonne et due forme avec toute la famille, avec David, ce gars très sympathique, qui devait me percevoir comme un type à côté de la plaque, comme tous les autres acolytes, tous ces drôles de compères. C'était quelqu'un avec une rigueur, la discipline héritée du militaire qu'il était. Elle le ferait tourner en bourrique, il finirait dans les bras de Morphée, et de *Johnny Depp*. J'avais rencontré le frère d'Anouck, qui était parti en Yougoslavie, d'où il me racontait ces trouilles qui le pétrifiaient, comment il devait fumer pour surmonter tout ce malheur. Je ne le connus pas plus que ces quelques rencontres opportunes d'où il me disait que sa sœur demeurait un peu ailleurs, qu'il ne fallait pas trop faire attention à ses élans généreux, qu'il s'en amusait. Son frère était Bonze. Sa sœur me racontait qu'elle avait voulu devenir bonne sœur, mais que ça n'avait pas pu se faire et sa mère affirmait qu'elle voulait quitter sa maison pour la Pagode. J'avais une maison de seigneur pour protecteur.

J'avais mon repaire, où je passais des soirées à fumer généreusement le cannabis, la marijuana dans les meilleurs jours, avec ma troupe de musiciens et de chanteurs. Ils étaient trois dans cet appartement de bonne figure, une sorte de grand duplex sous les toits,

très propre. Arnold était un chanteur, mais un chanteur qui avait eu un accident de parcours, il s'était fait attraper, à l'asile. Il me semblait qu'il y avait un peu perdu de sa superbe, qu'il en restait de mœurs adoucies. Il m'avait raconté son histoire, comment il lui avait pris un coup de folie, qu'un jour il s'était retrouvé nu dans la rue, marchant fièrement, avant de se faire ramasser. J'aurais pu facilement l'assimiler à un métisse des îles, même avec son nom anglais. Il aimait se rire de subtilités, il était même plutôt gentil, mais il restait perché dans son monde, celui d'une baignoire trop étroite, un sabot. Et si peu qu'on lui prenait quelques distances, il apparaissait, grandiose, dans toute sa folie, celle du type complètement décalé, sans partage, totalement égocentrique. Arnold était connu dans la région, il chantait dans un groupe qui avait fait ses preuves, mais il lui manquait la peinture de sa réputation, il avait sa grosse tête. *Oracle* ne valait plus davantage que pour le taré qu'il était devenu. Il marchait toujours le menton relevé, seul au monde, la tête trop haute, celle du fou qu'une étincelle fait exploser.

Il m'avait cependant emmené à l'un de ces concerts, d'une scène où il se produisait souvent, il s'agissait de *Burning Spire*, quelqu'un de célèbre dans ce petit monde. Il y avait eu une attente interminable, l'on m'avait même offert un cigare, d'un drôle de type qui semblait bizarrement vaporeux. Une fois entré dans cette ancienne usine reconvertie, je prenais mes

aises, trop, et je fumais sans prendre la moindre précaution, j'étais sur mes terres, je ne voyais pas que je pouvais être plus vulnérable qu'ailleurs. On m'avait prévenu de cela, qu'il y avait des agents qui se promenaient, et que mes pairs risqueraient de me tomber dessus. Le concert avait été enivrant, douce mélodie d'un clair-obscur libertaire. Je naviguais, coulant mes premières brasses dans un monde dont je ne percevais pas la dimension, tout droit sorti de ce grand périple qui m'avait conduit à la victoire sur toutes ces drogues dures, un monde en guerre, persécuté, traqué.

Tout ce milieu restait pour moi un pis-aller, parce que je n'avais finalement que peu d'intérêts pour ce mouvement que d'assouvir ma propre dépendance au cannabis. C'est dans cette démarche que je devais trouver ma faiblesse, ma vulnérabilité, celle qui ferait finalement ma force.

Gérald n'était pas originaire d'un pays très éloigné de celui d'Arnold, à la seule différence que ce dernier vivait en France avec sa famille, une famille aux traits européens, des gens d'une certaine culture, alors que Gérald n'était qu'un élément rapporté. Lui venait du Bénin, Arnold était un togolais.

Gérald était un vrai africain, quelqu'un de marqué par une terre aride. Intrigué, je lui avais demandé d'où venaient ces lacérations qu'il avait sur tout son bras, il avait esquivé en me disant que c'était à cause de sa mère...